

sourcils de Mme de Paulhac, aperçu dans une glace, il aurait continué ainsi toute la soirée. Cependant, il parvint à se ressaisir, à être aimable pour tous et pour toutes ; il eut même la discrétion de se retirer de bonne heure quoique l'idée de dormir fût à mille lieues de son esprit.

Rentré chez lui, au lieu d'aller dans sa chambre, il alluma une lanterne sourde et se rendit dans le pavillon. Là, à l'endroit où il avait vu Antoinette pour la première fois, il se mit à songer à elle, rien qu'à elle. Mais, c'est qu'il l'aimait comme un fou !...

Le souvenir de Mathilde lui revint et lui fit peur. Jamais elle ne lui avait fait éprouver une émotion semblable ; il avait aimé en elle plutôt la sœur de son ami qu'elle-même et, pourtant, quel déchirement avait suivi son abandon ! Que serait-ce donc si cet amour nouveau, mille fois plus puissant, était dédaigné, rejeté ?

Non, elle ne le dédaignerait pas, cette adorable enfant, toute de candeur et de bonté, qui venait de le prendre, de le prendre pour toujours. Oh ! qu'il ferait bon vivre maintenant avec ces yeux dans ses yeux, ce cœur pur pour appuyer son cœur ! Il venait de lui parler pour la première fois, mais il la connaissait depuis longtemps. Ne l'avait-il pas vue dans sa simplicité charmante avec la vieille bûcheronne ? et si touchante de ferveur, dans sa prière matinale ? On peut voir mille fois une femme dans le monde sans la connaître ; on ne voit que ce qu'elle veut bien montrer. Mais là, il l'avait surprise dans sa vie journalière, dans l'intimité de ses pensées, alors qu'elle se croyait seule et s'abandonnait librement aux impulsions de son exquise et généreuse nature. Ce n'était point une poupée sans âme celle-là, un mannequin n'aimant que le monde et la parure. Heureux celui qui lui plairait, car elle avait un cœur à lui donner ! Et c'était ce noble cœur qui brillait dans ses yeux charmants, qui s'épanchait par ses lèvres pures...

Constantin passa dans ces méditations une nuit qui lui sembla courte. Dès que l'aurore vint empourprer le ciel, il se mit en observation derrière la vitre bleue, guettant l'apparition du kiosque. Mais l'apparition ne se montra point et le jeune homme, quoique déçu, trouva que c'était bien.

A présent que sa charmante voisine le connaissait, elle pouvait craindre d'être aperçue dans sa retraite et n'y venait plus. Cette réserve plaisait d'autant mieux à Constantin qu'il savait où trouver celle qu'il aimait, où la contempler de plus près qu'à la vitre du pavillon. Mme de Paulhac se montra prodigue d'invitations et le jeune homme n'en déclina aucune.

XVIII

Il est, en amour, un moment délicieux ; c'est celui où l'on s'aperçoit qu'on aime. Le cœur, profondément et doucement ému de cette découverte, s'y absorbe tout entier ; il ne songe ni aux mesures à prendre, ni aux obstacles à vaincre ; il ne se demande pas même s'il est payé de retour ; plus tard, tous ces soucis viendront l'assaillir, maintenant, il aime et cela lui suffit.

Tel était l'état d'âme de Constantin. Tel était également celui d'Antoinette, avec cette différence, pourtant, que le jeune homme jouissait de cet amour en toute connaissance de cause, tandis que la jeune fille croyait ou